

Pour témoigner sa reconnaissance à son ancien maître, il l'a nommé gouverneur de ses enfans.

La vérité vient de Dieu, et elle est dans le monde avant la fausseté. Ce qui est faux tâche toujours d'imiter ce qui est vrai ; ainsi il n'y a de fausses religions, que parce qu'il y en a une vraie ; il n'y a de fausses histoires que parce qu'il y en a de vraies ; de faux dévots, que parce qu'il y en a de vrais, comme il n'y a de fausse monnaie, que parce qu'il y en a de vraie. Ce principe doit faire qu'on s'attache au vrai et qu'on méprise le faux, comme on recherche la vraie monnaie et qu'on rejette la fausse.—*Réflexions spirituelles* du P. Berthier.

FRAGMENTS D'UN VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

LE CAP.—CHASSE AU LION.—DÉTAILS.

Des faits encore, puisque leur logique est si puissante ! Les faits seuls peuvent exactement reproduire la physiognomie des peuples, éclairer la conscience et la raison, et ils ne trompent jamais.

Quand les Européens vinrent au Cap poser les premières bases de leur naissante colonie, ils trouvèrent un sol rude, âpre, habité et défendu par des peuplades sauvages. Les armes à feu l'emportèrent bientôt sur les sagaies, les arcs et les casse-têtes ; les indigènes se retirèrent dans l'intérieur des terres, et les navires voyageurs, pour renouveler leur eau et leurs vivres, trouvèrent ici un point de relâche à moitié chemin de l'Europe et des Indes-Orientales. Jusque-là tout était profit pour le commerce et la civilisation ; mais là aussi s'arrêta malheureusement la réalisation du projet, vaste d'abord et bientôt abandonné, de la conquête morale du sud de l'Afrique. Les piastres d'Espagne et les guinées anglaises enrichirent les colons, qui ne voulurent point porter plus haut leurs idées d'industrie et de progrès ; et les siècles passèrent sur Table-Bay, colonie européenne, sans que les terres qui touchent à la ville fussent plus cultivées, sans que les peuplades qui les parcourent fussent moins sauvages et moins féroces. C'eût été pourtant une belle et noble conquête que celle d'un pays barbare où tout aurait été soumis aux lois et à la justice. Le commerce est, en général, très-peu régénérateur.

Dans un pays, diapré en quelque sorte de vingt peuplades diverses, il faut qu'on me pardonne si je vais par monts et par vaux, si de la maison de ville je cours à la hutte, et si je quitte le morai pour le temple de Luther. Ne rien oublier est ma principale occupation, et l'ordre et la symétrie seraient ici très-peu en harmonie avec les tableaux variés qui se déroulent aux yeux.

En général, la ville du Cap offre à l'observateur un aspect bizarre, discordant, qui blesse, qui repousse. Chaque caste des esclaves employés à l'agriculture et au service des maisons a un caractère tranché. Le Hottentot, le Cafre, le Mosambique, le Malgache, ennemis implacables, se coudoient, se menacent, se heurtent dans tous les carrefours, et souvent entre deux têtes noires, hideuses, devant une écume verdâtre, passe, blanche et élégante, une silhouette de jeune femme anglaise, qu'on dirait jetée là comme un auge entre deux démons. On entend des chants ou plutôt des grognemens sauvages, des cris rauques, des instrumens de fête fabriqués avec des débris d'ossements et d'énormes crustacés. On détourne la vue de ces danses frénétiques, où s'agitte pêle-mêle, dans un endroit resserré, une foule sale, abrupte, dépravée.

Eh bien ! voyez maintenant ! mais rangez-vous, car il y a péril à regarder de trop près. Un des chariots immenses qui sont en usage au Cap va passer. Ce chariot, de la longueur de deux omnibus, lourd, ferré, broyant le sol, contient chambre à coucher, lit et cuisine ; il est attelé de douze, quatorze, seize, et le plus souvent dix-huit bœufs, deux à deux, qui courent au grand galop par des chemins difficiles et rocailleux. C'est un nuage de poussière et de graviers à obscurcir les airs. En tête de l'équipage est un Hottentot, haletant, qui crie GARE !! Sur le devant de l'énorme machine, un Cafre attentif tient les rênes d'une main vigoureuse, tandis que l'autre, armée d'un fouet dont le manche n'a pas plus de deux pieds de longueur, et la lanière pas moins de soixante, stimule l'ardeur des bœufs vigoureux. Si un insecte incommode ou malfaisant s'attache au cou ou aux flancs d'un de ces animaux, il est rare que du premier coup de fouet il ne soit pas écrasé sur la blessure même qu'il a faite. Je maintiens qu'un Automédon cafre en aurait remontré à celui de la Grèce dont Homère nous a dit des choses si merveilleuses.

Cafres, Malgaches, Mosambiques n'ont qu'à s'entendre une fois, et la ville du Cap ne sera plus qu'un monceau de cendres. Aussi la politique européenne met-elle tous ses soins à entretenir parmi ces diverses nations un esprit de haine et de vengeance, qui n'est funeste qu'à ceux qu'il anime.

J'étais logé au Cap chez un horloger français nommé Rouvière. Cet horloger avait un frère boulanger, dont la vie de périls résume en elle seule celle des Boutins, des Mongo-Tarcka, des Landers et des explorateurs européens les plus intrépides. Ici, quand M. Rouvière passe dans une rue, chacun salue de loin et s'arrête ; s'il entre dans un salon, tout le monde se lève par respect, la plupart aussi par reconnaissance, car il a rendu quelques grands services à presque tous les habitans du Cap. On n'a pas d'exemple d'un navire échoué sur la côte dont M. Rouvière n'ait sauvé quelques débris utiles, ou quelques matelots, au milieu des brisants et au péril de sa propre vie. J'avais entendu raconter de lui des choses si merveilleuses, que je résolus de m'enquérir de la vérité, et je demeurai bientôt convaincu que

rien n'était exagéré dans le récit des faits et gestes qu'on attribuait à M. Rouvière.

Le hasard me plaça un jour à son côté dans un salon, et je mis à profit cette heureuse circonstance.

Monsieur, lui dis-je, après quelques paroles de politesse banale, croyez-vous à la générosité du lion ?

—Oui, me répondit-il, le lion est généreux, mais envers les Européens seulement.

Sa réponse me fit sourire ; il s'en aperçut et continua gravement :—Ceci n'est pas une plaisanterie, mais un fait positif qui a pourtant besoin d'explication. Les Européens sont vêtus, les esclaves en général ne le sont pas. Ceux-ci offrent à l'œil du lion de la chair à dévorer ; ceux-là ne lui présentent presque rien de nu. Ce que j'entends par générosité, c'est, à proprement parler, dédain, absence d'appétit, et un lion qui n'a pas faim ne tue pas. Le lion a mangé moins d'Européens que de Cafres ou de Malgaches ; le souvenir de son dernier repas l'excite ; il y a là, à portée de ses ongles et de ses dents, un corps nu ; il faut que ce corps lui appartienne, il faut qu'il le broie dans sa terrible gueule...—Je comprends.

Toutefois, je crois qu'il y a de la reconnaissance dans les paroles du brave Rouvière, et voici à quelle occasion cette reconnaissance est née.

Il partit un beau matin de Table-Bay pour Fals-Bay, en suivant les sinuosités de la côte. Il était seul, selon sa coutume, armé d'un bon fusil de munition où il glissait toujours deux balles de fer. Il portait en outre deux pistolets à la ceinture, et un trident en fer à long manche, placé en bandoulière derrière son dos. Ainsi armé, Rouvière aurait fait le tour de l'Afrique sans effroi.

Il était en route depuis quelques heures lorsqu'un bruit sourd et prolongé appela son attention. Au moment du péril, les premiers mots de Rouvière étaient ceux-ci : Alerte ! mon garçon, et que Dieu soit nôtre !

Le bruit approchait ; Rouvière avait reconnu le rugissement du lion. Lorsque celui-ci veut tromper son ennemi aux aguets, il fait de ses puissantes griffes un creux dans la terre, y plonge sa gueule et rugit. Le son se répercute au loin d'écho en écho, et le voyageur ne sait de quel côté on va l'attaquer. Après avoir visité ses amorces, Rouvière, l'œil et l'oreille attentifs, continua sa marche, certain qu'il aurait une lutte à soutenir.

En effet, les rochers qu'il côtoyait retentissent bientôt sourdement sous les bonds du redoutable roi des déserts, et un lion monstrueux vient se poser en avant de Rouvière, et le provoquer pour ainsi dire au combat.—Diable, diable ! se dit tout bas notre homme, il est bien gros... la tâche sera lourde.... Et en présence d'un tel champion il recule.

Le lion le suit à pas comptés. Rouvière s'arrête ; le lion s'arrête aussi... Tout à coup la bête féroce rugit de nouveau, se bat les flancs, bondit et disparaît dans les sinuosités des rochers.

—Il est bien meilleur enfant que je ne l'espérais, murmura M. Rouvière ; mais essayons d'atteindre le bac, cela est prudent...

Il n'eût pas le temps d'exécuter son projet. Quelques minutes après, le lion se retrouve en sa présence pour lui fermer le chemin.

—Nous jouons aux barres, dit encore Rouvière, ça finira mal... Il rétrograde encore ; mais l'animal, impatient, se rapproche de lui et semble le défier d'attaquer, comme fait un petit chien qui veut jouer avec son maître. M. Rouvière, piqué au jeu, est prêt à combattre, le haultier de son trident est déjà débouclé, mais il ne veut pas être l'agresseur. Le lion rugit pour la troisième fois, recommence sa course à travers les aspérités voisines, et pour la troisième fois aussi s'oppose à la marche du colon.

—Pour le coup, nous allons voir !

Rouvière s'adosse à une roche surplombée, met un genou en terre ; un pistolet est à ses pieds, et, le doigt sur la détente du fusil, il attend son redoutable adversaire.

Celui-ci hérissé sa crinière, gratte le sol, ouvre une gueule haletante, s'agite, se couche, se redresse, et semble dire à l'homme : « Frappe, tire ! » L'œil calme de M. Rouvière plonge pour ainsi dire dans l'œil ardent du lion, ils ne sont plus séparés tous les deux que par une distance de cinq ou six pas, et pendant un instant on dirait deux amis au repos.—Oh ! tu n'as beau faire, grommelait M. Rouvière, je ne commencerai pas.

Qui dirait maintenant de quel sentiment le lion fut animé ? Après une lutte de patience et de courage, mais sans combat, le terrible quadrupède rugit plus fort que jamais, s'élança comme une flèche et disparaît dans les profondeurs du désert.

—Vous dîtes vous croire à votre dernière heure ? demandai-je à M. Rouvière.

—Je le crus si peu, me répondit-il, que je me disais au moment où l'haléine du lion arrivait jusqu'à moi : Mes amis vont être bien étonnés quand je leur raconterai cette aventure.

Et la véracité de M. Rouvière ne saurait ici être révoquée en doute par personne, sous peine de lapidation et de mépris.

—Il boite un peu, dis-je un jour à un citoyen du Cap.

—Un petit tigre, à qui il a eu affaire, lui a mutilé la cuisse.

—Et cette épaule inégale ?

—Une lame sursienne l'a jeté rudement sur la place, au moment où il sauvait une pauvre femme, et il a eu l'épaule brisée.

—Et cette déchlorure à la joue ?